Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 13 (1987)

Heft: 2

Artikel: Maisons closes et chambres à soi

Autor: Moreau, Thérèse

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814382

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse sociol., 2 (1987) 259-272

MAISONS CLOSES ET CHAMBRES A SOI

Thérèse Moreau
Ecrivaine
Chemin de Mallieu 9 - CH 1009 Pully

> Ce beau corps féminin ne renferme que pourriture : si les entrailles étaient ouvertes, on verrait combien sa peau blanche recouvre de saleté.
>
> Roger de Caen (1974 : 373)

> Comme je l'ai compris sitôt à l'oeuvre, il est impossible de faire oeuvre de critique littéraire sans se faire et sans exprimer une opinion sur la réalité des rapports humains, sexuels ou moraux. Autant de questions qu'une femme ne saurait traiter ouvertement aux dires de l'Ange du Foyer. Si elle veut réussir, elle doit savoir charmer, concilier, et, disons-le carrément, mentir.
>
> Virginia Woolf (1983 : 28)

Une fois la voie frayée, rien n'empêche en principe, expliquait Virginia Woolf, que les femmes n'accèdent aux professions traditionnellement masculines. Elles peuvent être avocates, médecins, fonctionnaires si elles acceptent d'exterminer l'Ange du Foyer. Pourtant le peu de progrès faits depuis cette conférence de 1931 montre qu'il reste encore bien des spectres à combattre, bien des préjugés à surmonter. En effet si nos précurseuses ont pu, au prix de maints efforts, occuper des "chambres dans une demeure jusqu'alors exclusivement reservée aux hommes" (*Les fruits étranges et brillants de l'art*, V. Woolf : 1983, p. 32), elles occupèrent des chambres vides, où tout était soit à copier soit à repenser. Il me semble que nos efforts ont surtout porté sur la possibilité d'habiter et de louer des pièces sans trop nous préoccuper du décor et de l'ameublement. Si nous ne voulons pas retomber dans les oubliettes de l'histoire ni être reléguées à l'office, il me paraît primordial de développer une culture différente et de répondre aux questions de Virginia Woolf : "Comment allez-vous la meubler ? Comment allez-vous la décorer ? Avec qui et dans quelles conditions allez-vous la partager ?" (Ibidem). Or nous laissons encore trop souvent

au pouvoir masculiniste le soin de meubler nos bibliothèques et nos esprits. Nous défiant de notre goût et de celui des femmes en général, de nos dons de décoratrices, nous acceptons l'assimilation ou plutôt le don d'un coin de chambre aménagé par nos maîtres. Nous ne décidons pas de meubler nos esprits ; nous acceptons que les architectes-décorateurs nous fassent lire Sade et non Christine de Pizan sans nous soucier des mutilations émotionnelles et intellectuelles qu'entraîne un tel choix. On peut donc se demander ce que nous serions tous et toutes si un éclairage féministe était dirigé sur ces oeuvres et si les écrits féministes avait droit de cité.

Toutes celles qui se sont aventurées sur les terres du savoir et de l'écriture masculiniste, ont un jour entendu sonner la cloche de détresse : une femme a-t-elle le pouvoir, le droit d'échapper à l'emprise du quotidien et de la banalité ? Peut-on exterminer l'Ange du foyer, ou les textes canoniques ont-ils raison quand ils vouent les femmes à l'immanence, affirmant qu'elles "ne sont bonnes qu'à cajoler les hommes et mettre au monde des enfants" (C. de Pizan, 1986 : 93). L'intellect féminin étant directement lié à la fonction reproductrice, faut-il se faire homme ou penser "monstrueusement" ? Héloïse déjà - si elle est véritablement l'autrice des lettres - affirmait cette dichotomie : "Quel rapport, dis-moi, peut-il y avoir entre les travaux de l'école et les tracas domestiques, entre un pupitre et un berceau, entre un livre ou une tablette et une quenouille, entre un style ou une plume et un fuseau ?" (Héloïse & Abélard, 1964 : 42). Sept siècles plus tard, Simone de Beauvoir reprenait à son compte l'impossibilité de faire cohabiter les "méditations de l'Ecriture et de la philosophie" avec "les vagissements d'un nouveau né" ou "la malpropreté d'un enfant en bas âge". Ce fut à dix-sept ans la seule chose qui me chagrina à la lecture du *Deuxième sexe*, car je refusais de vivre sur le mode du choix "*aut liberi aut libri*" (ou des enfants ou des livres). Ecrire m'avait toujours paru intimement lié aux connaissances littéraires, aux choix personnels, à la sensualité, à l'intelligence, aux expériences corporelles et sociales. Pourtant si le monde réel m'était souvent apparu injuste et sexiste, celui de l'imaginaire, du savoir était égalitaire, parfait. Ce n'est qu'après être passée par un "établissement d'enseignement" particulièrement machiste que j'ai acquis la conviction qu'il fallait que toutes les femmes sachent comment d'autres qu'elles-mêmes avaient décoré, meublé et partagé leur chambre. Ce n'est qu'en redécorant - et ceci de façon officielle et institutionnelle - nos chambres, que nous pourrons créer et devenir des êtres heureuses et à part entière. C'est de mon expérience de vie autant que de mes lectures que je tire cette conviction ; aussi ce plaidoyer pour la création d'études féministes puise-t-il largement dans ma biographie.

J'ai toujours eu des ambitions intellectuelles. Enfant, j'écrivais en cachette ; adolescente, je m'exerçais à pasticher les auteurs que j'aimais. Mes séjours en Angleterre avec leurs lectures de Jane Austin, des soeurs Brontë, de George Eliot, la découverte de Simone de Beauvoir grâce à mon professeur de philosophie me convainquirent de mon bon droit : je serais professeure d'université. Mon mariage à vingt ans, notre départ pour les Etats-Unis où mon mari, Eric, enseignait, la naissance de nos enfants ne me firent pas abandonner mes idées de carrière. On ne parlait là-bas ni de Women's Studies ni de culture féminine, mais on s'interrogeait sur l'entrée des femmes dans les bastions de culture masculine que sont les collèges de l'Ivy League [1]. Les noirs ayant désormais accès aux hautes institutions, l'idée de l'égalité devant l'enseignement pour tous(tes) faisait son chemin. Il était admis - c'était avant la "crise" et le chômage des intellectuel(le)s - qu'un homme et une femme fassent carrière, y compris dans la même institution. Nous avons donc enseigné tous les deux dans les Universités d'Etat du Kentucky et du Maryland, harmonisant nos emplois du temps pour nous occuper conjointement des enfants et des travaux ménagers sans qu'aucun(e) collègue n'y ait trouvé à redire. Ces années d'enseignement me confortèrent dans l'idée que s'il y avait une réelle discrimination sociale et professionnelle, elle était due aux vieilles habitudes du "système", mais que les intellectuels ne pouvaient, eux, que souhaiter l'entrée massive des femmes dans leur demeure. Ce sont d'ailleurs des hommes qui m'ont poussée, encouragée à poser ma candidature à la graduate school de Johns Hopkins pour y faire mon doctorat.

Le délire de la masculinité

La Johns Hopkins University vivait sous la loi du Père, en l'occurrence Léo Spitzer dont le portrait surveillait la salle de séminaire. La demeure était alors la seule propriété des hommes. Les hôtes et les gardiens appartenaient au "sexe fort", mais les locataires étaient à soixante-dix pour cent féminines. Elles avaient toutes été triées "sur le volet" pour leur bonne volonté et connaissances. L'admiration qu'elles portaient à leurs grands hôtes garantissait leur respect pour l'institution ; elles ne "squatteraient" pas la demeure pour la révolutionner ou la salir. On chuchotait bien dans les couloirs que quelqu'une, en dernière année, avait voulu aménager le château à sa guise, que ce n'était pas la première fois que

---

[1] Les collèges de l'Ivy League sont les universités privées et très côtées de : Harvard, Yale, Princeton, Dartmouth, Brown, Columbia, Cornell, University of Pennsylvania.

cela arrivait, et qu'après une mise en garde paternelle, on avait dû l'en chasser car les dépradations nuisaient à l'honneur de tous(tes). On nous donna à notre arrivée une liste de meubles et de bibelots à mettre dans nos chambres avant l'examen propédeutique à la thèse qui validerait notre bail en la demeure. Là encore la majorité des décorateurs étaient... des décorateurs. Marie de France, Madame de La Fayette, Madame de Sévigné nous étaient signalées mais elles furent simplement évoquées sur la liste pour la touche printanière qu'elles pouvaient mettre dans nos chambres austères. J'ai pu ainsi pendant quatre ans ne fréquenter que les "grands hommes" : Freud, Herder, Condillac, Apollinaire, Zola, Lacan, Mallarmé, Rimbaud, Dante, Levi-Strauss, Chomsky, Rousseau, Nietszche, Jules Verne, etc. Je meublais ainsi ma maison pendant qu'Eric, tout en partageant ménage et enfants, participait avec plusieurs femmes à la fondation du Women's Studies de l'Université du Maryland.

Il y avait à Hopkins des décorateurs imposés et j'ai dû "choisir" le cours intitulé "la littérature du mal". Nous étions six étudiantes, un étudiant et le professeur. Nous avons lu et étudié les *Oeuvres complètes* du marquis de Sade, *Les liaisons dangeureuses* de Choderlos de Laclos, *Une histoire d'O* de Pauline Réage, *Sade, mon prochain* de Pierre Klossowski ainsi que *Les lois de l'hospitalité* et *La monnaie vivante*, *La littérature et le mal* de George Bataille, Blanchot, etc. Ce dont nous avons fait l'apprentissage, c'est de l'indignité du corps et de l'esprit des femmes, du mépris qu'ont pour nous les hommes. Les ouvrages de Sade ne sortaient pas de la bibliothèque universitaire ni même de la salle où étaient enfermés les trésors de ces lieux. Nous nous retrouvions donc toutes à la Réserve - salle luxueuse, sans fenêtre, meublée de chaises, de fauteuils rouges et de grands bureaux sentant la cire - pour y lire l'édition de luxe du "divin marquis". Au fur et à mesure de nos lectures nous nous sommes réifiées, dénaturées. L'horreur de ce que nous lisions envahissait notre existence tout entière. Nous n'allions plus déjeuner, écoeurées que nous étions de ces aliments dont on emplissait nos soeurs de papier. Vint le jour où même l'amour perdit son innocence, où le désir fut humiliant, avilissant. Le regard masculin lui aussi confondait dans les cours héroïnes sadiennes et femmes de l'assistance et il fut vite question de la "vraie" nature des femmes, de celle qui aime la violence et donc le viol, de la perversité et de l'hypocrisie des femmes.

C'est au nom de la Liberté, de la Vérité que ce traitement nous fut imposé. Ce que l'on voulait nous faire admettre, c'est que les femmes et en particulier les mères empêchent le monde d'aller vers les "vraies valeurs". La mère de Rimbaud, celle de Baudelaire, la belle-mère de Sade se confondent d'ailleurs avec les mères fictives car elles ont toutes en commun le respect des convenances,

l'hypocrisie "petite bourgeoise" que le cours devait nous permettre de transcender. Nous devions savoir une fois pour toutes que la mère doit être détestée et détruite car elle coupe les ailes des grands esprits, qu'elle est dangereuse puisque gardienne des lois bourgeoises, castratrice du père et du fils, concurrante-gardienne de la fille convoitée. Son sexe est une menace qu'il faudra empoisonner, mutiler, coudre si on veut parvenir à la métaphysique. "J'aime mon père à la folie et je sens que je déteste ma mère," confesse Eugénie dans *La philosophie dans le boudoir* à Dolmacé qui lui répond "Cette prédilection n'a rien d'étonnant, j'ai pensé tout de même. Je ne me suis pas consolé de la mort de mon père, et lorsque je perdis ma mère je fis un feu de joie (...)Je la détestais cordialement. *Adoptez ces sentiments sans crainte, ils sont dans la nature.*" (Sade, 1966 : 391) [2]. Celle-ci, d'ailleurs, ne mérite que la haine : "Il est faux qu'on doive rien à sa mère. Sur quoi serait fondée cette reconnaissance ? Sur ce qu'elle a déchargé pendant qu'on la foutait ? Assurément il y a là de quoi ! Pour moi je n'y vois que des motifs de haine et de mépris" (Sade, 1966 : 2). La femme, les femmes de chair et de sang ne sont que des créatures à abattre : "Qu'importe qu'une putain souffre quand des gens comme nous bandent ! Les femmes, spécialement créées pour nos plaisirs doivent uniquement les satisfaire en quelque sens ou quelque rapport que ce puisse être ; si elles s'y refusent il faut les tuer comme des êtres inutiles, des animaux dangereux" (Sade, 1966 : 35).

Certes les hôtes d'Hopkins savaient que tout cela n'est que littérature, mais une certaine confusion s'opérait sur l'apprentissage par le corps chez les femmes ainsi que sur la véracité du discours sadien. La répétition fictive et réelle de la prétendue infériorité des femmes nous opprimait comme nous opprimait l'affirmation que de tels cours étaient pour nous libérateurs et ancrés dans le réel. Ainsi pour Maurice Tourné l'oeuvre sadienne serait "la première entreprise systématique tentée d'émancipation de la femme" (1973), puisque selon le docteur Hesnard, "le sadisme, *tendance première de l'être humain*, se trouve en germe, à l'analyse profonde, *en prédominance chez tout homme*. Et le *masochisme*, qui lui est intimement combiné, *en prédominance chez toute femme*" (Hesnard, 1966 : 18) ; la femme étant ici exclue des êtres humains au hasard d'une citation scientifique... Les femmes n'étant pas totalement humaines mais encore liées à l'animalité, n'apprenant que par le sexe, il n'y a donc pas de harcèlement sexuel mais une volonté propédeutique chez les maîtres. Même si certaines protestent ce n'est que pour le principe, car "elles ne cessent d'obéir à leur sang, tout est sexe en elle jusqu'à l'esprit" (Paulhan, 1968 : XIV).

---

[2] C'est moi qui souligne.

Il n'est de vraies femmes que de perverses : "La femme si monstrueuse, si perverse, si délirante qu'elle puisse être, n'est jamais considérée comme "anormale" puisqu'il est précisément inscrit dans les normes qu'elle n'a point de réflexion par nature, point d'équilibre ni de mesure et qu'elle ne représente jamais que le sensible incontrôlé plus ou moins atténué par une réflexion prescrite par l'homme" (Klossowski, 1967 : 45).

L'aboutissement de cet apprentissage devait être l'adhésion à la "féminité" prônée par Pauline Réage. La femme serait libérée quand, victime, son point de vue coïnciderait avec celui de son bourreau. O fut donc le modèle qui nous fut offert car si "chaque homme rêve de posséder une Justine" chaque femme doit se reconnaître dans l'image impure que lui impose la société judéo-chrétienne : "Chaque jour et pour ainsi dire rituellement salie de salive, de sperme, de sueur mêlée à sa propre sueur, elle se sentait à la lettre le receptacle d'impureté, l'égout dont parle l'Evangile" (Paulhan, 1968 : XI). Miroir magique et social, cette littérature avait pour mission de nous apprendre notre véritable situation sociale : celle d'esclave et/ou de prostituée. Elle nous rappelait que la "véritable" liberté, l'"authentique" érotisme mêlait l'instinct de mort à la jouissance sexuelle et que toutes les femmes, en particulier celles qui rêvaient d'habiter en ces demeures princières et masculines, devaient aller danser un dernier tango à Paris.

J'ai refusé, je refuserai toujours ce château meublé d'horreurs et de cauchemars. Ni la localisation, ni l'orientation, ni le décor, ni les meubles, ni les habitant(te)s ne me paraissent justifer le loyer de souffrance et d'aliénation pour cette demeure dont nous ne serions que les filles de joie et les maquerelles.

Derrière le papier peint

Pour beaucoup, l'apprentissage par la douleur est la Loi, le gai savoir un leurre, une tentation de l'irrationnel. Il y aurait pour accéder à la citadelle du savoir un parcours du combattant. Participer à la vie intellectuelle exigerait l'acceptation des textes fondateurs puisque la transmission, l'héritage sont masculins et la filiation patriarcale. On accepterait avec plaisir qu'une main de femme vienne mettre une touche de couleur, un arrangement floral dans l'austère maison, si la supériorité masculine est garantie : "Marceline Desbordes-Valmore est et sera toujours un grand poète. Il est vrai que si vous prenez le temps de remarquer tout ce qui lui manque, de tout ce qui peut s'acquérir par le travail, sa grandeur s'en trouvera singulièrement diminuée ; mais au moment même où vous vous sentirez le plus impatienté et désolé par sa négligence,

par le chaos, par le trouble, que vous prenez, vous, homme réfléchi et toujours responsable, pour un parti-pris de paresse, une beauté soudaine, inattendue, non égalable se dresse, et vous voilà irrésistiblement au fond du ciel poétique. Jamais poète ne fut plus naturel, aucun ne fut moins artificiel. Personne n'a pu imiter ce charme parce qu'il est original et natif (...) Si je ne craignais pas qu'une comparaison trop animale fut prise pour un manque de respect pour cette adorable femme, je dirais que je trouve en elle la grâce, l'inquiétude, la souplesse et la violence de la femelle, chatte ou lionne, amoureuse de ses petits" (Baudelaire, 1954).

Il est admis qu'une femme soit la maîtresse ou plutôt l'intendante-gouvernante de la maison paternelle ou maritale. Certaines, comme Marie de France, peuvent populariser les grandes oeuvres (c'est le rôle souvent attribué à Simone de Beauvoir qui aurait ainsi vulgarisé la pensée sartrienne) : "L'oeuvre créatrice de Marie de France a consisté à raconter ces mêmes légendes en de *brefs poèmes*, qui sont aux grands romans courtois ce qu'est la nouvelle à nos romans modernes (...) C'est une peinture délicate, très féminine (...) Marie de France n'a ni l'aisance d'un conteur comme Chrétien de Troyes ni la subtilité psychologique d'un Thomas. Ses récits sont parfois grêles, d'une précision un peu sèche, mais la *composition* en est habituellement *claire* et bien agencée et sa gaucherie naïve ne manque pas de grâce" (Lagarde & Michard, 1967 : 45). D'autres femmes ont le mérite de se faire l'écho de leur époque. Ce fut le cas de Mlle de Scudéry, de Madame de La Fayette et surtout de Madame de Sévigné qui bien que jeune et jolie fut "une mère admirable". Elle se cantonna dans l'art féminin de la correspondance et "nous renseigne sur les événements de l'époque". Ses sujets sont sociaux et elle écrit comme elle parle, sa correspondance devenant "une conversation animée". Femme, elle est proche de la nature. Son charme, sa beauté l'empêchent d'être une précieuse et elle sait être "humaine dans son humilité sans raideur". George Sand elle-même trouve grâce auprès de certains lorsqu'elle change sa manière d'écrire, abandonne *Les lettres à Marcie* ou *Consuelo* pour "ses admirables petits chefs-d'oeuvre de grâce et de sentiment" ; car "à notre époque où le domaine intellectuel s'est agrandi, la main d'une femme peut se servir avec fruit d'une plume, quand, à l'exemple de Mme Alix Bressant, elle défend les traditions de la famille, les convenances sociales, la morale et les bonnes moeurs" Lagarde & Michard, 1967).

Les femmes sont invitées à faire de la dentelle, de la tapisserie, de la pâtisserie dans cette demeure. Elles doivent se cantonner dans les genres mineurs, être des faire-valoir. Elles n'ont aucun droit sur le décor : "Depuis l'antique mépris de Socrate et des Grecs qui reléguaient les femmes au logis pour approvisionner d'enfants, les républiques, tous les peuples se sont accordés sur ce

point que la légèreté et la mobilité étaient le fonds du caractère féminin (...) Mais le plus terrible argument contre l'intelligence de la femme est son éternelle incapacité à produire une oeuvre, une oeuvre quelconque, grande et durable. On prétend que Sappho fit d'admirables vers. Dans tous les cas, je ne crois pas que ce soit là son vrai titre à l'immortalité. Elles n'ont pas un poète, ni un historien, ni un mathématicien, ni un philosophe, ni un savant, ni un penseur. Nous admirons, sans enthousiasme, le verbiage grâcieux de Mme de Sévigné. Quant à Mme Sand, une exception unique, il ne faudrait pas une étude bien longue de son oeuvre pour prouver que les qualités très remarquables de cet écrivain ne sont cependant pas d'un ordre absolument supérieur. Les femmes, par millions, étudient la musique et la peinture, sans avoir jamais pu produire une oeuvre complète et originale, parce qu'il leur manque justement cette objectivité de l'esprit, qui est indispensable dans tous les travaux intellectuels" (Marottin, 1978 : 99). George Sand n'est d'ailleurs pas une véritable artiste : "Voilà une des plus curieuses observations à faire sur ce remarquable écrivain, c'est qu'il ne fut pas travaillé dès l'enfance, comme tous les grands artistes, par le besoin impérieux de traduire ses pensées, sa vision, ses sentiments, ses rêves. Jamais elle n'a ce frisson d'art, l'émotion du sujet trouvé, de la scène qui se dessine, l'ivresse de la création, le bonheur de l'enfantement. La joie profonde de la page écrite, et que l'on croit toujours parfaite, dans cette griserie du travail, ne met pas du feu dans ses veines et un peu de folie dans sa tête. Elle ne pense toujours qu'à l'argent dont elle a besoin, et ne désire même pas de gros bénéfices ; un salaire modeste lui suffit - de quoi vivre aisément. Elle accomplit ce métier superbe de pondeur d'idées, comme un menuisier fait des tables, avec la pensée constante de l'argent gagné. Et nous trouvons là, en face de son large besoin d'indépendance, un vif instinct de ménagère, un côté pot-au-feu très marqué" (de Maupassant, 1983 : 192). L'écriture féminine est une affaire de travaux ménagers, de cuisine : "Lyrisme et pot-au-feu ! Cela sentait le chou" ; de fait "elles tiennent la plume comme elles tiendraient l'aiguille, elles écrivent comme elles raccommoderaient des culottes" (Soulié, 1983 : 91). L'*odor di femmina* de leurs écrits révoltent les "véritables" écrivains : "Voyez George Sand. Elle est surtout, et plus que tout autre chose, une grosse bête (...) Je ne puis penser à cette stupide créature sans un certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête". (Baudelaire, 1954 : 1215). En effet, l'écrivaine ne sent pas uniquement le pot-au-feu, elle "a le fameux *style coulant*, cher aux bourgeois. Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde. Elle a, dans les idées morales la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiments que les concierges et les femmes entretenues (...) Que des

hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement de ce siècle" (Baudelaire, 1954 : 1215).

Ces femmes dont le corps "ne renferme que pourriture", qui donnent naissance à leur oeuvre "entre l'urine et les excréments" ne peuvent qu'écrire des oeuvres nauséabondes. "Gorge-sang-poil-odeur" (Zola, cité par Lévi & Messanger, 1983 : 242), leur parfum de femmes empuantent les belles demeures masculines.

L'antre de Peau d'Ane.

Derrière les oripeaux, pour se soustraire à la folie paternelle, se cachait une jeune femme. Une fois seule, la nuit tombée, elle aménageait son environnement, changeait de parure. C'est ce que certaines de nous ont dû faire, font encore, car ce gavage d'idées fausses sur notre créativité, notre corps, notre esprit et notre sexualité est une folie, une violence du monde masculiniste. Nous manquons trop souvent d'outils pour répondre aux textes canoniques ; que de fois n'ai-je entendu dire d'un de mes professeurs : "Comment une femme intelligente peut-elle penser/écrire cela ?", lorsqu'au nom de mon expérience personnelle je refusais la "vérité" livresque. Grâce aux Women's Studies où Eric enseignait, grâce à Berenice Carroll, directrice de cette section, je me suis peu à peu meublée ma chambre d'objets de culture féministe. J'ai découvert l'oeuvre critique de Virginia Woolf, sa pensée politique mais aussi des musiciennes (Augusta Holmes, Pauline Thys, Pauline Viardot...), des peintres (Artémisia Gentileschi, Angelica Kauffman, Pauline Auzou, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Suzanne Valadon...). Mais j'ai surtout découvert une autre manière de lire et d'interprêter les textes, une critique ancienne et contemporaine qui légitimait mes propres intuitions. Je regrette de ne pas avoir pu lire officiellement et paralèllement à Sade et à la littérature du mal, ce que Christine de Pizan écrivait sur la misogynie cléricale à propos des *Lamentations de Mathéole* :

"La lecture de ce livre, quoiqu'il ne fasse nullement autorité, me plongea dans une rêverie qui me bouleversa au plus profond de mon être. Je me demandais quelles pouvaient être les causes et les raisons qui poussaient tant d'hommes, clercs et autres, à médire des femmes et à vitupérer leur conduite, soit en paroles, soit dans leurs traités et écrits. Il n'en va pas seulement d'un ou deux hommes, ni même de ce Mathéole, qui ne saurait prendre rang parmi les savants, car son livre n'est que raillerie ; au contraire aucun texte n'en est entièrement exempt. Philosophes, poètes et moralistes - et la liste en serait bien longue -, tous semblent parler d'une

même voix pour conclure que la femme est foncièrement mauvaise et portée au vice."

"Retournant attentivement ces choses dans mon esprit, je me mis à réfléchir sur ma conduite, moi qui suis née femme, je pensais aussi aux nombreuses autres femmes que j'ai pu fréquenter, tant princesses et grandes dames que femmes de moyenne et petite condition, qui ont bien voulu me confier leurs pensées secrètes et intimes ; je cherchais à déterminer en mon âme et conscience si le témoignage de tant d'hommes illustres pouvait être erronné. Mais j'eus beau tourner et retourner ces choses, les passer au crible, les éplucher, je ne pouvais ni comprendre ni admettre le bien-fondé de leur jugement sur la nature et la conduite des femmes."

"J'étais plongée si profondément et si intensément dans ses sombres pensées qu'on aurait pu me croire tombée en catalepsie. C'était une fontaine qui sourdait : un grand nombre d'auteurs me remontaient en mémoire ; je les passais en revue les uns après les autres, et je décidais à la fin que Dieu avait fait une chose bien abjecte en créant la femme [3]. Je m'étonnais qu'un si grand ouvrier eût pu consentir à faire un ouvrage si abominable, car elle serait, à les entendre, un vase recelant en ses profondeurs tous les maux et tous les vices. Toute à ces réflexions, je fus submergée par le dégoût et la consternation, me méprisant moi-même et le sexe féminin tout entier, comme si la Nature avait enfanté des monstres." (de Pizan, 1986 : 36)

J'aurais ainsi su qu'au XVe siècle déjà, une femme, une grande créatrice, refusait que son essence soit définie par les autres. Trois envoyées de Dieu viennent en effet consoler Christine ; Raison, Droiture et Justice l'aideront à se débarasser de ses idées fausses et lui permettront de construire une cité dont chaque pierre sera la vie d'une femme célèbre. Ses maisons nous attendent ; elles ont été meublées pour nous ; elles contiennent la première histoire au féminin ; une autre façon d'aborder l'histoire et les textes. Raison y réfute l'infaillibilité des grands hommes : "Car tu sembles croire que tout ce que disent les philosophes est article de foi, qu'ils ne peuvent se tromper. Quant aux poètes dont tu parles, ne sais-tu pas que leur langage est souvent figuré et que l'on doit parfois comprendre tout le contraire du sens littéral (...) Je te recommande donc de tourner à ton avantage leurs écrits là où ils blâment les femmes, et de les prendre ainsi, quelles que fussent leurs inten-

---

[3] Cf. l'opinion d'Alexandre Dumas fils : "La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu ait faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue". Ou encore : "La femme est un être circonscrit, passif, instrumentaire, disponible, en expectative perpétuelle. C'est la seule oeuvre inachevée que Dieu ait permis à l'homme de reprendre et de finir. C'est un ange de rebut" (Cité par Lévi & Messanger, 1983 : 236).

tions" (de Pizan, 1986 : 39). Raison met également en pièces les arguments sur la nature défectueuse des femmes, faisant appel à l'expérience de chacune :

"Ce livre relève, en effet, de la plus haute fantaisie, c'est un véritable ramassis de mensonges, et pour qui l'a lu, il est manifeste qu'il n'y a dans ce traité rien de vrai. Et bien que certains disent qu'il est d'Aristote, l'on ne peut croire qu'un si grand philosophe se soit permis de telles énormités. Mais parce que les femmes peuvent savoir par expérience que certaines choses dans ce livre n'ont aucune réalité et qu'elles sont de pures bêtises, elles peuvent en déduire que les autres points qu'il expose sont autant de mensonges patents. Et ne te souviens-tu pas qu'au début de son livre il affirme que je ne sais quel pape avait excommunié tout homme qui aurait l'audace de le lire à une femme, ou de le mettre entre les mains d'une femme ? (...) Ce fut pour que les femmes n'en prennent pas connaissance et qu'elles ignorent ce qu'il avance, celui qui l'écrivit savait bien que si elles le lisaient ou l'entendaient lire, elles sauraient que ce sont des fadaises ; elles l'auraient réfuté en s'en moquant." (de Pizan, 1986 : 53)

On peut se demander si l'interdiction faite aux femmes de lire certains romans, si l'Enfer de la Bibliothèque Nationale à Paris (salle où étaient autrefois les livres interdits, et rebaptisée après 1968 "la Réserve", où il faut justifier la demande de tels livres et être surveillé(e) lors de la lecture), si certaines stratégies critiques contemporaines, n'ont pas été mises en place pour protéger les fantasmes masculinistes du rire des femmes.

L'entrée dans la demeure masculine du savoir se fait encore par la porte étroite ; on nous interdit souvent d'y choisir notre chambre car nous ne saurions ce qui nous convient : "Je n'aime pas du tout notre chambre. J'en voulais une au rez-de-chaussée, ouvrant sur la véranda, avec une fenêtre couverte de roses et tendue d'un merveilleux chintz vieux style ! Mais John n'a rien voulu savoir ! Il a décrété qu'il n'y avait qu'une seule fenêtre, pas de places pour deux lits et pas de petite chambre pour lui à proximité. Il est très attentif et affectueux (...) C'est ainsi que nous nous sommes installés là-haut dans la chambre d'enfants (...) La couleur est repoussante, répugnante presque. D'un jaune douteux et oppressant, étrangement fané par la lente érosion du soleil (...) Pas étonnant que les enfants l'aient détestée ! Je la détesterais moi aussi si je devais y vivre longtemps. Voilà John, je dois cacher mes papiers - il déteste me voir écrire le moindre mot" (Perkins Gillman, 1976).

Charlotte Perkins Gilman, Sylvia Plath, Virginia Woolf et combien d'autres encore furent obligées par des maris, maîtres aimants, d'occuper une chambre d'enfant - la seule que la critique

masculiniste veuille bien accorder aux écrivaines. Faute de pouvoir redécorer, d'arracher le papier sale des murs, certaines sont passées derrière, refusant de n'être que des femmes-enfants, femmes-mères, femmes-femmes, femmes-objets et femmes-alibis. Et si toutes ne meurent pas, toutes en sont frappées : il me semble que ce n'est qu'au prix d'une formidable aliénation qu'une femme parvient à penser et à écrire "comme un homme".

Il me paraît donc vital pour chacun(e) de déplacer le monde vers le côté féminin, d'arracher le papier couleur d'orage, d'ouvrir les fenêtres pour laisser entrer le parfum des roses, d'être officiellement décoratrices afin d'ajouter et d'enlever des meubles, de les redisposer dans les pièces et de ne payer notre loyer que lorsque nous serons satisfaites. Il nous faut entrer dans les demeures du savoir en égales et non en servantes, intendantes ou petites protégées. S'il est vrai que l'exhumation de quelques vers de Sappho ne renversera pas l'influence qu'a Platon pour la pensée occidentale, il faut se souvenir que le Moyen-Age était inconnu et méprisé au XVIIe siècle, que nous avons redécouvert la littérature baroque il y a peu de temps. Certaines écrivaines célébres en leur temps méritent d'être lues et commentées. Benjamin Constant, les frères Goncourt, pour citer ceux d'un siècle avec lequel je suis familière, ne me paraissent pas plus dignes d'intérêt que Valérie de Gasparin qui s'efforça de promouvoir la morale "bourgeoise", prêchant le renoncement et l'abnégation aux femmes dans deux ouvrages qui eurent un retentissement mondial : *Le mariage au point de vue chrétien* et *Un livre pour les femmes mariées*. Elle est également l'autrice de *Marietta*, où elle évoque les problèmes de l'exclusion et de la différence. Ecrivaine suisse aujourd'hui oubliée, elle est représentative d'une écriture féminine volontairement normative et assimilatrice mais où la différence sexuelle travaille et mine à son insu l'adhésion au code et à la morale du monde masculiniste. Ce sera le cas pour la comtesse de Ségur mais aussi pour Elise de Pressensé, autrice de livres édifiants pour la jeunesse tels *Jacques et Jacqueline* ou *Petite mère*. Elise de Pressensé, tout en semblant accepter totalement l'idéologie de son temps, voulut cependant transmuer la charité en solidarité et pour cela écrivit *Les voisins de madame Bertrant*, fonda un ouvroir et mit sur pied les premières universités populaires.

D'autres écrivaines ont été chassées de la demeure pour délit d'opinion et manque de respect aux propriétaires. Ce fut le cas pour Christine de Pizan, admirée par ses contemporain(e)s, puis par Marot mais à qui ne profita pas la réhabilitation du Moyen-Age. Elle n'est pas dans les manuels scolaires usuels et Lanson écrivit d'elle : "Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, au reste un des plus authentiques bas-bleu qu'il y ait eu dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs..."

(Lanson, 1952 : 166). Je souhaite que nous meublions rapidement nos demeures de cette insupportable lignée que sont les poétesses de l'Ecole de Lyon, Marie-Catherine d'Aulnoy (à qui Charles Perrault a beaucoup emprunté), Gabrielle de Villeneuve, la créatrice de *La belle et la bête*, Isabelle de Charrière, Olympe de Gouges, Germaine de Staël, George Sand, Flora Tristan, Claire de Duras, Louise Ackermann, André Léo, Renée Vivien pour ne citer que quelques francophones. Christa Wolf se demande dans *Cassandra* ce qui arriverait si nous remplacions, pour voir, "dans les grands modèles de la littérature universelle, des hommes par des femmes ? Achille, Hercule, Ulysse, Oedipe, Agamemnon, Jésus, le roi Lear, Faust, Julien Sorel, Wilhem Meister" (Wolf, 1985 : 323). Plutôt que de remplacer chaque homme par une femme, je proposerais que nous relisions les rapports de sexe impliqués par de tels modèles. Par ailleurs, à côté de notre nouveau mobilier, de nos relectures, certains co-locataires pourraient devenir des amis, des partenaires, je pense à John Stuart Mill, à Poulain de la Barre, à Cornélius Agrippa, à Condorcet mais aussi à de plus canoniques dont nous pourrions favoriser certains textes. Savoir que Platon lisait et admirait Sappho, connaître la place de la femme dans l'Etat, nous permet de lire autrement ce qui est dit des femmes dans l'oeuvre platonicienne : "Mais peut-être dans ce cas serait-il de bonne règle que, après en avoir fini complètement avec la pièce des hommes, nous nous mettions à finir à son tour celle des femmes (...) Donc nous devons utiliser les femmes aux mêmes tâches que les hommes, ce sont les mêmes enseignements que nous aurons à leur donner ? (...) Or ce qu'on a donné aux hommes c'est la musique et la gymnastique (...) Aux femmes aussi il faudra que soit attribuée cette double discipline, avec ce qui regarde la guerre (...) Mais c'est un fait, je pense, qu'il y a, et une femme douée naturellement pour la médecine, tandis que ce n'est pas le cas pour une autre ; et une femme douée naturellement pour la musique, tandis qu'une autre n'est pas musicienne (...) Mais n'y aurait-il pas de femme, à ce compte, dont l'une serait douée pour la gymnastique et même pour la guerre (...) et une femme amie de la sagesse aussi bien qu'une, ennemi de la sagesse ? et une femme impétueuse tandis qu'une autre manque d'impétuosité ? (...) Ainsi donc, chez la femme et chez l'homme, identité de nature pour la garde de l'Etat" (Platon, 1950).

Ouvrir la cité et la maison aux femmes, offrir à chacun(e) un réaménagement du mobilier et du décor permettrait à tous(tes) de s'épanouir. Car Stendhal avait raison en affirmant que "l'admission des femmes à l'égalité parfaite doublerait les forces intellectuelles du genre humain, et ses probabilités de bonheur" (cité par Lévi & Messanger, 1983).

BIBLIOGRAPHIE

BAUDELAIRE Charles (1954), Oeuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.

de CAEN Roger (1974), Carmen de Mundi contemptu, cité par VERNON René, "La Femme dans la société au Xe et XIe siècles, Thèse Paris X.

HELOISE & ABELARD (1964), Lettres, U.G.E., Paris, (10/18).

HESNARD A. (1966), Préface à Sade, La philosophie dans le boudoir, Oeuvres complètes, Cercle du Livre Précieux, Paris.

KLOSSOWSKI Pierre (1967), Sade, mon prochain, Seuil, Paris.

LAGARDE & MICHARD (1967), Moyen Age, Bordas, Paris.

LAGARDE & MICHARD (1967), Le XVIIe siècle, Bordas, Paris.

LANSON Gustave (1952), Histoire de la littérature française, Hachette, Paris.

LEVI Liana & MESSANGER Sylvie (1983), Les reporters de l'histoire : la femme au XIXe siècle, Paris.

MAROTIN François (1978), La femme au XIXe siècle, P.U.L., Lyon.

de MAUPASSANT Guy (1983), "La Lysistrata moderne", in LEVI Liana & MESSANGER Sylvie, Les reporters de l'histoire : la femme au XIXe siècle, Paris.

de MAUPASSANT Guy (1983), "George Sand d'après ses lettres", in LEVI Liana & MESSANGER Sylvie, Les reporters de l'histoire : la femme au XIXe siècle, Paris.

PAULHAN Jean (1968), Le bonheur dans l'esclavage. Une Histoire d'O, Plon, Paris.

PERKINS GILLMAN Charlotte (1976), Le papier peint jaune, des Femmes, Paris.

de PIZAN Christine (1986), La Cité des Dames, Stock, Paris.

PLATON (1950), La République, Oeuvres complètes, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris.

SADE (1966), La philosophie dans le boudoir, Oeuvres complètes, Cercle du Livre Précieux, Paris.

SADE (1966), Les cent-vingt journées de Sodome, Oeuvres complètes, Cercle du Livre Précieux, Paris.

SADE (1966), Justine, Oeuvres complètes, Cercle du Livre Précieux, Paris.

SOULIE Frédéric (1983), "La physiologie du bas-bleu", in LEVI Liana & MESSANGER Sylvie, Les reporters de l'histoire : la femme au XIXe siècle, Paris.

TOURNE Maurice (1973), "Pénélope et Circé ou les mythes de la femme dans l'oeuvre de Sade", Europe, No 522.

WOLF Christa (1985), Cassandre, Alinea, Aix-en-Provence.

WOOLF Virginia (1983), Les fruits étranges et brillants de l'art, des Femmes, Paris.